

JEAN ECHENOZ

JÉRÔME LINDON



LES ÉDITIONS DE MINUIT

*Un jour de neige, c'est lui qui descendit  
tuer le lion dans le réservoir.*

2 Samuel 23, 20

© 2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1774-8

Ça commence un jour de neige, rue de Fleurus à Paris, le 9 janvier 1979. J'ai écrit un roman, c'est le premier, je ne sais pas que c'est le premier, je ne sais pas si j'en écrirai d'autres. Tout ce que je sais, c'est que j'en ai écrit un et que si je pouvais trouver un éditeur, ce serait bien. Si cet éditeur pouvait être Jérôme Lindon, ce serait bien sûr encore mieux mais ne rêvons pas. Maison trop sérieuse, trop austère et rigoureuse, essence de la vertu littéraire, trop bien pour moi, même pas la peine d'essayer. J'envoie donc mon manuscrit par la poste à quelques éditeurs qui, tous, le refusent. Mais je

continue, j'insiste et, au point où j'en suis, détenteur d'une collection presque exhaustive de lettres de refus, je me suis risqué la veille à déposer un exemplaire de mon manuscrit au secrétariat des Éditions de Minuit, rue Bernard-Palissy, sans la moindre illusion, juste pour compléter ma collection. Et comme je suis sans illusion, je continue d'inonder d'exemplaires les quelques éditeurs, de moins en moins nombreux, à qui je n'ai pas encore soumis la chose.

Un jour de neige, donc, en milieu d'après-midi. Je viens de déposer un nouvel exemplaire – j'en ai fait photocopier une vingtaine, ça m'a coûté pas mal d'argent, il faut dire que je suis fauché à cette époque – au siège d'une maison d'édition plus ou moins disparue à ce jour, et dont le principal intérêt consiste à résider, rue de Fleurus, dans une maison qu'a occupée

Gertrude Stein. J'en sors, je longe la rue de Fleurus vers le jardin du Luxembourg et je vois arriver Madeleine qui me dit que Jérôme Lindon a téléphoné à la maison en fin de matinée, que mon manuscrit paraît l'intéresser, qu'il souhaite que je l'appelle dès que possible. Il est quatre heures de l'après-midi.

Je l'ai dit, je suis alors fauché, sans la moindre activité salariée et, le jour même à cinq heures, j'ai rendez-vous avec une personne susceptible de m'engager du côté de la place d'Italie. Nous avons une 4L à l'époque, nous habitons Montreuil, Madeleine me laisse la 4L et rentre à Montreuil en métro.

Place d'Italie, j'appelle les Éditions de Minuit depuis une cabine téléphonique. Je tombe sur une dame aimable qui a l'air au courant de mon affaire. Ne quittez pas, me dit-elle, je vous

passé Monsieur Lindon, président-directeur général des Éditions de Minuit. C'est ce qu'elle dit, ce sont ses mots, et moi je ne quitte pas. Puis je l'entends, lui, qui me parle aussitôt de mon manuscrit, me pose une ou deux questions, je sais qu'il me demande mon âge. Trente et un ans, lui dis-je. Très bien, dit-il, je vous attends. Le problème, dis-je, c'est que j'ai un rendez-vous de travail à cinq heures, mais je peux essayer de le déplacer. Pas du tout, me dit-il, vous allez tranquillement à votre rendez-vous puis vous passez aux Éditions. Ce rendez-vous professionnel ne se passe pas trop mal, je n'ai pas vraiment la tête à répondre aux questions mais, finalement, j'ai l'air d'être embauché.

Vers six heures, je gare ma voiture en bas de la rue de Rennes. La dame du premier étage, sans doute la même qui m'a parlé au téléphone, me dit que

Monsieur Lindon m'attend dans son bureau. Je monte.

De cette première rencontre, j'ai un souvenir aussi confus que précis. Je suis terrorisé. Monsieur Lindon est un homme mince et de haute taille, de morphologie sèche, au long visage austère mais souriant, quoique pas toujours si souriant que ça, au regard aigu, bref c'est un homme très intimidant qui est en train de me parler de mon roman avec enthousiasme, et moi je ne réponds rien, je ne comprends rien à cet enthousiasme. Il me pose quelques questions sur ma vie, j'ai peur de ne dire que des sottises et je réponds à peine. Vous aimez Robbe-Grillet, bien sûr, me dit-il sur le ton de l'évidence, comme si mon livre découlait naturellement de cette influence. J'acquiesce elliptiquement sans lui avouer que je n'ai lu de Robbe-Grillet que *Les Gommages*, il y a une quinzaine